

PER  
H-78  
CON

# *herbes rouges*

*andré cassagne*

*gilbert langevin*

*paul-andré desbiens*

*patrick straram*

*gaétan st-pierre*

*michel beaulieu*

*roger des roches*

*garnier poulin*

*marcel hébert*

# *les herbes rouges*

*décembre - mars 1968-69*

*marcel hébert*

*françois hébert*

277-1740

*Les textes refusés seront retournés s'ils  
sont accompagnés d'une enveloppe affranchie.*

*les herbes rouges*

C.P. 81

Station E

Montréal 151



44901

C949

H537

<i>andré cassagne</i>	2
<i>gilbert langevin</i>	7
<i>paul-andré desbiens</i>	10
<i>patrick straram</i>	12
<i>gaétan st-pierre</i>	16
<i>micHEL beaulieu</i>	18
<i>roger des roches</i>	22
<i>garnier poulin</i>	27
<i>marcel hébert</i>	30

*andré cassagne*

*à philippe darau-leduc*

des passagers  
des fleurs  
des marchandises  
circulent sur des escaliers de velours  
on entend la circulation ralentir à son bout

•

une histoire est là près d'une histoire  
sans attendre elle convient  
même si elle tombait...  
les murs n'ont plus rien de son côté  
alors elle remonte

•

disait un diamant  
il fait griller des poissons  
dans le mirage des continents

•

tu fumais un ver de terre  
et moi j'éteignais la dispute  
entre le feu et sa masse



ombre ton argent  
dans le décor prisonnier  
parfume ton refrain  
aussi bien qu'un départ à dos d'ange



les maîtres du logis habitent le grenier  
perchés en écrevisse sur l'encre des histoires  
leur seul appui



travail ensuite la plume  
l'oiseau dans la charrue  
et la pluie sur ta boue  
à faire pousser des arcs-en-ciel  
et consoler le printemps



l'heure du marin disparu  
et du feu pour l'éteindre  
c'est aussi l'heure pour y penser un peu  
seul qu'il était en promenade sur l'eau



chose à penser  
l'amour des arlequins  
brûle des vêtements obscènes  
en regardant la vérité



pris dans un rêve avec des auréoles  
sur les épaules et des misères sous  
ton assiette. Le lait par tes yeux...  
le poison de tes muscles que tu bois  
sans qu'une goutte ne s'échappe d'entre tes mots

•

passé l'océan des yeux  
un feuillage apparent découvre son silence  
penché sur les rayons du jour calciné  
et la bête du jour prochain

•

où s'étire ton absence  
les pieds sur un sacrifice gros comme la guerre  
il est tard cette nuit là

•

main retournée  
l'arbre muet donne l'oiseau de sa solitude  
et l'instant de l'ombre sort de son nid



éclair d'une aurore  
et la pluie se resserre dans son vrai bénitier



soudain le tonnerre s'évapore au seuil de son silence  
on ne reconnaît jamais le soleil ou la détresse d'avec sa vie

*gilbert langevin*

Corps fébrile que les semences émeuvent  
et qui pour satisfaire aux légendes  
accentua les signes de son exil

avide espace où le désir bougonne  
derrière le paravent des mauvais rires

la rage trinque avec l'âme fautive  
et les remords pullulent au bord du vide

Je suis un produit de votre fiasco  
une page brûlée de votre intimité

j'ai du néant dans le sang  
et le futur noyé au préalable

je me fais crieur assez souvent  
pour une clef qui brille  
mais ne peux oublier que je représente  
l'écho d'un rendez-vous qui tourna mal

Mes rêves ont des pensées de sable  
je dresse le bûcher moral  
où j'immolerai leur velléité

en passe de résistance  
un cerbère de boue me renvoie la balle

*paul-andré desbiens*

*bercet*

La bougie s'éteint    J'allume  
l'abat-jour de mer  
allant venant au gré de lune  
gris bateau à l'épavée  
Et monte et penche  
du côté de chez le fond  
ou envers des élans  
flux reflux j'habite  
dedans la coquille dehors  
échouée comme toi  
allant venant eau-force  
peau à pleurer l'univers  
de trois mâts que bouge  
l'impatience du noeud  
Mais la main se renferme  
cours de tous ses miracles

## *duo*

Un flottement de blouse  
glissant à sa nuit  
— Vois la pelouse —  
dit une voix qui fruit  
Et l'herbe s'émouille  
tremble un air de fuir

## *boire*

Un brin de silenciel  
— champ de peu  
                  d'espace —  
pèse son air parfumé  
en moi virant l'axe du monde

*patrick straram*

*strange orange*

Filles-fleurs étrusques  
soleils-éclatements  
fruits de mer, herbes, grêles  
de l'orange  
de l'orange  
du rock, un crabe, du pop'  
elle n'arrête pas de travailler  
pythonisse industrielle  
le scandale effarant du village-clinique  
un sourire en écharpe sur un mal d'être incurable  
qui lui donne cette beauté déchirée qui déchire  
et rassure  
à l'image  
de la mitraille géologique étoilée  
qu'elle plaque facile sur la laque  
mais fallait le faire  
le faire  
bel oiseau noir  
et femme du manuscrit trouvé à Saragosse  
faite de vieille terre et de brumes de Pologne  
et de canicule mexicaine  
de Paris et de la Californie  
et de tant de Haut Sauterne

le délire allègre  
l'ironie et les larmes en un même clin d'oeil de lune  
à boire une terre plus promise jamais  
la radio fonctionne même toute la nuit  
dans le petit bungalow de la rue Olive  
perché haut sur l'océan  
bathyscaphe qu'elle remue d'étranges grouillements  
une tendresse dingue  
moulée  
au long du long d'un rock qui fouille nerfs et tripes  
ces éclats vertiges de guitare électrique au coeur  
des Beattles des Rolling Stones  
du Paul Butterfield Blues Bland du Jefferson Airplane  
surrealistic pillow  
le sommeil ce qui vive?  
et elle m'a fait un portrait The Doors  
dans  
de l'orange  
de l'orange  
couleur d'un perpétuel mourir  
où nous échangeons d'étranges oranges d'étrangers  
complices d'un exil à jamais

la Stellouchka mon hirondelle-tournesol  
au long du Buffalo Springfield et de Country Joe & the Fish  
et des Fugs et de l'Hour Glass  
demain elle prendra un amant  
et j'attendrai au No Name Bar  
qu'elle surgisse une nuit  
hurlée-hurlante de solitude  
et trop d'alcool  
*et nous rêverons ensemble*  
de bicyclettes  
de l'orange  
de l'orange  
Mamas and Papas et Mothers of Invention  
ce qui est assez parfaitement merveilleux  
pour un peu de tendresse être sentimental  
quand le cirque fatigue puisque sans surprises  
et se le dire en graffiti  
Haut Sauterne "Strange days" *tu sais* de l'orange  
*as we run from the day*  
*to a strange night of stone*  
et peut-être je dis mal cet accord bel  
mais peut-être sont-ce les autres qui ne savent plus leur âme

brutes hystériques et petits épiciers des mensonges  
acharnés à se désincarner  
et le bungalow de la rue Olive  
la Stellouchka mon hirondelle-tournesol  
l'orange  
l'orange  
je le dis comme Godard dit comprenne qui voudra  
comprenne qui  
voudra

c'était le dit  
d'un paradis  
artificiel  
un coin de ciel  
mais moi j'y crois  
folk-rock à moi  
car tendresse jamais  
n'abîmera le vrai

Haut Sauterne "Strange days" *tu sais* de l'orange...

poème extrait de IRISH COFFEES AU NO NAME BAR

*gaétan st-pierre*

S'ouvre le ventre en eau  
De roses incendiées.

Un noyé marginal rugira  
A ses tempes : ventouses.

La terre est un incendie clos.

•

Tous les miroirs sont les suaires d'un christ  
Labour de prisons droites.

•

*LE REEL EST YOGOURT*

ACCROC

et s'opère  
de préférence  
dans le VENTRICULE gauchiste  
du téléphone  
à froid.

*IL FAUT IMAGINER UNE CITROUILLE RADIO-ACTIVE  
HEUREUSE.*



*michel beaulieu*

*fm*

*pour marie-francine hébert*

5

la ville aux entrailles tresse ses tresses  
étage par étage la brique le métal  
on se lance des poutrelles de l'un à l'autre  
elles dirigent si peu la saccade du sang  
il cogne aux tempes codéine au plus vite  
nourrit la main si elle te caresse  
entre tes cils bruissent les feuilles  
elles cernent le cercle noir par où j'entre  
avec dans les paumes la chaleur du désir  
quand j'en sors — si peu de temps —  
la ville reprend ses droits  
ses poisons me tenaillent de plus en plus  
mais c'est emmuré qu'existant je commence de vivre  
dans cette ville où tu nais avec la fureur des eaux

10

je n'entends ces mots qui me couvrent les yeux  
dans les éclats les écailles les éclisses  
vibrant à la pointe des aiguilles  
le disque rutilé dans ses musiques  
tu tournes avec lui sur les orteils  
un peu plus de 33 tours à la minute  
le chassé-croisé naît des doigts  
quand tourne sur eux l'harmonie  
de ton corps fauve enfoui dans sa crinière

19

je monte vers toi du plus profond du sommeil  
avec un je ne sais quoi d'effacé dans les yeux  
le temps s'échappe dans un sifflement des veines  
je le sais maintenant que je regarde en arrière  
je te regardais de loin je n'osais te parler je t'écrivais  
tu ne recevais jamais mes lettres d'une page et pourtant  
ton visage entrait en moi avec la chaleur d'une blessure  
je n'ai pas pitié de moi-même en me clouant à ton ombre  
durant trois ans je te le raconte les mains sur ton corps  
j'ai lu mon journal tous les matins en prenant le café  
pour apprendre qu'on assassine toujours dans ma ville  
trois ans passent aussi vite qu'une heure si l'on regarde  
en arrière trois ans la dernière image de ton corps brun  
imprimé sur la brique jaune de l'université  
trois ans où tant d'heures s'effacent entre les cils  
je te revois tu montes des eaux sur les vagues de la nuit  
le télescope nous emmène au plus loin dans les galaxies  
depuis la nébuleuse au coeur du café qui nous envahit  
jusqu'à l'oeil si loin porté dans ses miroirs  
je te désire avec la tension des ponts la fenêtre ouverte  
à la chaleur de l'hiver trois ans gelée dans mes os

tu entends peut-être ces gammes sur le piano du silence  
elles vibrent jusqu'à la pointe des doigts  
je te trouve parmi tant dans les veines des neiges  
tout passe devant les yeux leurs images leurs codes  
qu'il faut déchiffrer avec la langueur des idoles  
pour en reconnaître le sens où la durée s'ennoue  
j'entends même les mots que tu ne dis pas  
tirés du plus vert du plus vert des yeux  
que la main offre ou se ferme sur le fruit  
tant de jours tant de jours il en reste si peu  
la pomme roule en deux sous le couperet  
l'échapper détend la main on rit du trop plein  
je te trouve derrière les décors bien rangés des jours  
nous marchons à contre-vent dans les avenues  
rue Sainte-Famille une borne coule par ses brèches  
qu'importe cela si tu vibres devant moi  
du plus loin au geste accompli se tend un fil à peine  
il suffit parfois de le couper devant les yeux  
pour qu'intacte ma main touche à ton visage  
si tu ne le portais au fond des paumes l'empire des songes  
te le tracerais pour la reconnaissance des signes  
jusqu'aux limites de l'espace qui ne suffit pas  
rue Sainte-Famille à nous prendre en ses tenailles

*roger des roches*

il y a des milliers de fourrures peintes à nos corps

mains de terre paument      ouvertes aux cuirs de la folie  
parfum du lin  
ces léopards en lits bruns

il y a des milliers de bouches avides dans l'azur  
les flambeaux du vide fouillent le vent  
et le bruit lancine

de très vagues messieurs attrapent l'exotique par la langue  
et s'élèvent au ciel dans des pelvis cosmiques

debout devant ces images  
et lilas exquis lié à l'oeil souple  
les papilles à mon coeur qui goûtent chaleur et  
chanvre

apparences lactées de vols si haut  
de flammes qui lèchent le dessous de nos pieds

les sangs sont dans ces herbes grises que le vent ne  
plie pas

les princes d'eau ont grand ouvert leurs yeux de marbre  
conquérants de fourrure

avalé la salive

avalé la salive

selon la faim

pointent vers le doigt de lait  
tous les murmures de carton les pleurs du coton  
la gueule-arcade de soie

nous sommes pris dans l'encens du corps  
la croix n'a plus de temps  
sur une jambe ou sur l'autre  
je regarde la neige tomber sur nos têtes

pointent les doigts de miel  
captent l'éjaculation des sténos-plastiques  
des anges d'air  
des moteurs de gauche

je suis pris dans l'encens de ton corps  
les mouvements labiaux ont des ombres  
réminiscence à l'odorat au bout de l'aile

sur une jambe ou sur l'autre  
la neige fond en tombant sur mes têtes

de beaux ports de mer accouchent lentement d'un soufre  
gris sur ta langue-Nietzsche  
les mouettes étranges virent à l'or où les débuts sont si  
rares si frais  
leurs gorges en paillettes ouvertes sur des cages végétales  
parlent d'elles-mêmes en mots de micas  
mais j'entends toujours l'Homme pleurer entre les bêtes là-haut  
  
il n'y a plus d'algues en Dieu

guidons gris

que l'épais étrange costume ici en riant drapeau vert  
disant l'amer  
et cadence redoublée sur les mécaniques douces

•

médailles molles qui s'ouvrent sur l'azur et le bruit qu'elles y font  
médailles molles que j'étends sur la mer et le bruit que j'y fais  
médailles molles et ton ventre oublie la nuit

•

l'oeil dans le ruisseau est le dictame de la boue  
mais tes seins sont porteurs du cri

les plumes et le cuir sous la chair sous les lèvres  
pommadent les vertiges la pensée et le sang

*ce qui reste*

L'océan prisonnier derrière les yeux farouches  
L'épave du nez  
Quelques mots griffonnés à l'horizon  
Avec le tison mort du regret  
La liberté ouverte avec les pinces  
L'araignée prise dans le fil de la pensée  
Le jeu de cartes des sentiments  
La dame de coeur coupée en quatre  
Avec les ciseaux mal aiguisés des manières  
Sur la table une tache de sang  
Les débris encore fumant dans le cendrier de la colère  
Ce qui reste de la fleur à la boutonnière  
Du parfum qui a fait explosion  
Sous l'allumette du respir  
Ce qui reste de l'habit du bonheur fait sur mesure  
Des tranches du coeur déposées sur l'assiette  
Ce qui reste de la maison  
Construite avec la chair et les os  
De la fête des saisons  
La grande oreille du ciel bouchée par la cire de la nuit  
Les cris perdus le geste stérile des feuilles  
Le cure-dent du soleil déjà rougi par les gencives  
Et détruit sous le pied du sommeil  
Avant de se rendre au tympan bleu azur

## *chef-d'oeuvre*

Dans les caves inaccessibles  
Des matins d'explosion  
La cuisse  
Obsédante et bénite  
Sur une chaise de pâte dorée

Et partout les huîtres  
Respirent les dents serrées

## *vendredi*

La tristesse porte une grande queue derrière moi.  
Je joue des yeux. Je joue des pattes. Je me plante une couverture sur la tête et me laisse pousser les cheveux. Je change de sexe sous la queue. L'ombre est salée. La tristesse pond des oeufs. Me voilà serveuse

Je collectionne les bruits. Je les asseois aux tables et ils chantent. Et je me cache aux quatre coins pour ne rien entendre. Les coins sont nus. Me voilà muette

Je perce des trous dans les coins sous la queue. Je passe la tête sous le sexe. Je joue des pattes. Je joue des yeux. Je glisse la langue sur le ciel. Me voilà coupée en deux

*marcel bébert*

le soliterre  
caresse ses oeufs  
de livraison à domicile  
oeuf oeuf oeuf- oeuf oeuf oeuf oeuf

•

arbre ou téléphone  
même encre  
à jeter après usage



# POÉSIE / HEXAGONE

## NOUVELLES ORIENTATIONS

ALCHIMIE DU CORPS	1.50
juan garcia	
L'IL D'ELLE	2.50
lorenzo morin	
MANIFESTE INFRA	2.50
suivi des EMISSIONS PARALLELES	
claudé péloquin	

## COLLECTION RETROSPECTIVES

POEMES ( LES ILES DE LA NUIT / RIVAGES DE L'HOMME / L'ETOILE POURPRE )	3.75
alain grandbois	
L'AGE DE LA PAROLE (poèmes 1949-1960)	3.75
roland giguère	
COMME EAU RETENUE (poèmes 1954-1963)	3.75
jean-guy pilon	

## DOMAINE DE LA CHANSON

POEMES ET CHANSONS ( 1 )	2.00
georges dor	
GILLES VIGNEAULT (essai)	3.50
aline robitaille	

## BULLETIN D'ABONNEMENT

nom :

adresse :

ville :

abonnement (6 numéros) : 3.

veuillez m'inscrire à partir du numéro :

*les herbes rouges*

C.P. 81

Station E

Montréal 151

## *LE PATRIOTE*

**La seule boîte typiquement québécoise**

**SPECTACLES TOUS LES SOIRS : 9h. — 11h.**

*Visitez notre salle à manger,  
ouverte tous les soirs jusqu'à minuit*

**Réservations : 523-1131**



